

Mieczysława Sekrecka, *Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu*, Wrocław Acta Universitatis Wratislaviensis no 65, « Romanica Wratislaviensia » II, 1968, 224 p.

Annie Becq et Nicole Chaquin

Volume 4, numéro 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500187ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500187ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Becq, A. & Chaquin, N. (1971). Compte rendu de [Mieczysława Sekrecka, *Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu*, Wrocław Acta Universitatis Wratislaviensis no 65, « Romanica Wratislaviensia » II, 1968, 224 p.] *Études littéraires*, 4(2), 231–234. <https://doi.org/10.7202/500187ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

surtout, pourquoi il a choisi d'écrire avec ces moyens-là plutôt que de se taire. Le monde est plein d'êtres qui ne trouvent pas hors d'eux le langage qui les exprimerait, ni en eux les moyens d'en inventer un nouveau : ils cessent de produire à dix-huit ans. Ce qu'un homme a écrit, il en est l'auteur. Nul ne peut sans mensonge regarder son ouvrage et dire : « Ce n'est pas moi ».

Que pensera M. Rouger de tous ces commentaires ? Il faut bien dire qu'il en est largement responsable, quelque opinion qu'il en ait. S'il n'avait pas montré d'une façon aussi exemplaire jusqu'où peut aller l'étude de *la Vie de mon père* considérée comme document, il n'aurait pas été aussi évident que l'œuvre déborde par de larges pans cette catégorie et demande à être aussi interprétée comme un délire⁶.

Raymond JOLY

Université Laval

□ □ □

Mieczysława SEKRECKA, Louis-Claude de Saint-Martin, *le Philosophe Inconnu*, Wrocław Acta Universitatis Wratislaviensis n° 65, « Romanica Wratislaviensis » II, 1968, 224 p.

Après la thèse déjà ancienne de Z. Czerny consacrée à l'esthétique

de Saint-Martin¹, celle que nous adresse aujourd'hui Mme Sekrecka témoigne de l'intérêt que l'Université polonaise continue à porter au théosophe français et l'on n'est pas surpris de rencontrer au seuil de cet ouvrage le nom de J. Fabre dont on connaît les travaux sur Adam Mickiewicz.

Il faut remercier Mme Sekrecka d'avoir tenté, dans les conditions difficiles qu'elle indique elle-même (nombre de pages mesuré, textes malaisément exploitables), de rajeunir à tous égards la vieille monographie de J. Matter, et cela en français². Synthèse assurément difficile à dominer et il ne saurait être question de voir dans ce petit livre autre chose qu'une sorte de « coup d'envoi » dont nous soulignerons volontiers en premier lieu les aspects positifs indéniables. Signaler l'importance de la pensée du Philosophe inconnu est depuis longtemps chose faite mais une vue d'ensemble sur l'homme et son œuvre dans son époque, si imparfaite fût-elle, contribue efficacement à frapper de nullité l'alibi de ceux qui le saluent de loin tout en continuant à le négliger ou à le caricaturer.

La biographie prend appui sur *Mon portrait historique et philosophique* éclairé, complété ou rectifié à la lumière de pièces justificatives et de sources manuscrites dont la bibliographie

¹ *L'esthétique de L.-Cl. de Saint-Martin*, Lwów, 1920.

² Il est regrettable que l'édition comporte un nombre assez important de coquilles mais, à l'exception de quelque incertitude (au début surtout) dans la concordance et l'emploi des temps, la langue de Mme Sekrecka est remarquablement claire, ce qui est méritoire vu le caractère des problèmes traités. Rétablissons toutefois l'orthographe des noms propres d'A. Koyré (p. 144), de Liebisdorf (p. 146), et surtout d'Eckartshausen (pp. 90, 176, 178).

⁶ Deux vétilles. 1) Le frontispice a été amputé des vers en l'honneur de Rétif auxquels il est fait allusion, p. 307. 2) P. 70 et note 40 : si Rétif fait venir « *Saxiacus*, de saxo (pierre) », au lieu de *saxum*, je crains bien que ce ne soit par pédanterie et pour montrer qu'il sait ce qu'on doit à la déclinaison. Et quelle est la vraie étymologie de *Sacy* ?

indique la provenance³. L'attitude de Saint-Martin pendant la Révolution est ainsi éclairée par des documents qui précisent ses activités de « citoyen » dans la commune d'Amboise. On trouvera aussi, utilement regroupées, des informations précises touchant par exemple l'héritage spirituel de Martines et les remous qui ont précédé la dissolution de l'Ordre des élus coëns. Le spécialiste de Saint-Martin ne relèvera cependant ici rien que le *Calendrier de la vie et des écrits de L.-Cl. de Saint-Martin*⁴, entre autres, ne lui ait déjà appris et il s'étonnera que l'ensemble des informations publiées ne soit pas toujours utilisé⁵.

Les œuvres essentielles sont analysées et nous applaudirons au souci de montrer combien, en dépit de son caractère traditionnel et par là quasi anhistorique de doctrine ésotérique, la pensée de Saint-Martin est *datée*, du moins dans sa formulation. Sa réflexion se situe nettement dans le contexte historique de la deuxième moitié du dix-huitième siècle français et ne se présente pas seulement comme une réaction polémique à celle des « Philosophes » : compte tenu de divergences fondamentales évidentes et de la complexité de ce qu'on peut entendre par

« la philosophie du dix-huitième siècle », elle s'oriente dans le sens de leurs préoccupations (existence du mal), de leurs mythes (progrès ou nostalgie primitiviste), de leurs options épistémologiques (rationalisme⁶, empirisme, sensualisme). Perspective extrêmement féconde dont il importerait de ne pas minimiser la portée en multipliant les rapprochements parfois hâtifs. Un exemple : convient-il de sous-estimer (p. 82), à propos du thème de la nature en travail, gémissant elle aussi sous le poids de la faute originelle, un rapport possible avec les vues de F.-M.-P. Colonna, auteur d'un *Abrégé de la doctrine de Paracelse*, au bénéfice d'une association vague avec l'idée de sensibilité universelle formulée par Diderot ? C'est précisément par le biais du dynamisme moniste et organiciste du savant renaissant, présentant la vie comme un processus alchimique, qu'on opérerait, semble-t-il, des rapprochements vraiment féconds avec l'hypothèse de l'« animal-laboratoire », la transmutation des règnes et naturellement la grande chaîne des êtres, évoquée dans *Des erreurs et de la vérité* et qui séduira, on le sait, l'imagination romantique. Le problème est énorme : signaler un thème comme celui-ci contribuerait à éclairer par l'œuvre de Saint-Martin la filiation du Romantisme aux Lumières et, par-delà, aux mysticismes naturalistes de la Renaissance.

N'est-il pas d'autre part un peu prématuré de se prononcer sur la « ligne principale » de la pensée de Saint-Martin dans la mesure où elle s'est nourrie de traditions aussi complexes que celles que perpétuaient l'enseignement de

³ Sources qui réservent encore des surprises. Cf. R. Amadou et N. Chaquin, *Petit guide des études saint-martinienues*, en préparation.

⁴ *L'initiation*, 1963, n° 4 ; 1964, n° 2 ; 1965, n° 2.

⁵ Signalons quelques vécues significatives : Le collège de Pontlevoy (p. 8) n'était pas dirigé par des Oratoriens, mais par des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. On ne peut affirmer, comme le fait Mme Sekrecka (p. 35), que Saint-Martin ait été ordonné Réau-Croix le 17 avril 1772 ; cette date est seulement celle de la lettre où Martines de Pasqually annonce cet événement. Enfin le père de Saint-Martin n'est pas mort en 1795 (p. 147), mais en 1793.

⁶ Notion sur le contenu de laquelle on souhaiterait que quelques questions fussent posées.

Martines et les traités de Jacob Bœhme ? On reste sur sa faim en ce qui concerne les thèmes proprement ésotériques et il est permis de supposer qu'une connaissance plus précise de ces problèmes, dont nous n'ignorons certes pas la difficulté, aurait pu permettre de distinguer moins catégoriquement des étapes dans une « évolution » de Saint-Martin⁷ que l'auteur souhaite absolument rendre sensible, au prix tout de même de certaines incohérences et inexactitudes dont il serait long de faire le tour. À la lecture de Bœhme, Saint-Martin n'a-t-il pas lui-même noté avec ravissement des affinités profondes avec l'enseignement de Martines ? N'est-il pas allé jusqu'à penser que celles des théories de Bœhme qui n'avaient pas été formulées par Martines étaient néanmoins connues de ce dernier, qui aurait simplement refusé de les communiquer à ses disciples, les jugeant insuffisamment préparés ? Aussi faut-il se garder de circonscrire trop vite telle présumée influence bœhmienne : les opérations théurgiques ont été abandonnées bien avant la découverte du philosophe teutonique ; le thème de la Chute comme erreur, qui apparaît dès le *Tableau naturel*, se trouve aussi chez Bœhme ; y

a-t-il lieu de parler du « mécontentement » de Saint-Martin touchant la présentation du thème de la régénération dans le *Nouvel Homme* ? Comment admettre un tel « reniement » chez le « volontariste » qu'est Saint-Martin⁹ ? Le thème de la nature souffrante apparaît dans le *Tableau naturel* et même clairement dans *Des erreurs et de la vérité*, mais Saint-Martin ne le développe pas¹⁰ (selon une démarche constante qui consiste, croyons-nous, à accentuer tel ou tel thème selon les circonstances, ce qui peut faire croire à une transformation de sa pensée) et il n'y a pas lieu d'opposer ce thème à celui d'un fonctionnement harmonieux de la nature, surtout si l'on interprète ce dernier en termes de mécanisme cartésien. La physique exposée dans ce premier ouvrage se réclame ouvertement de la vieille tradition des « qualités occultes » : on y parle de « facul-

⁷ Aussi ne faudrait-il pas réduire « l'éschatologie et la vision proprement illuminée » au rôle de « garants d'une morale de la volonté, de l'énergie et du progrès de l'homme intérieur » (p. 205). Kleuker, dont Mme Sekrecka cite le *Magikon*, était peut-être plus proche de la vérité en situant le « martinisme » comme une synthèse de l'alchimie et de l'hermétisme, apparentée à la Kabbale et à la théosophie chrétienne.

⁸ Influence de Martines (*Des erreurs et de la vérité*, *Tableau naturel*), période de transition (trilogie formée par *l'Homme de désir*, *Ecce homo*, *le Nouvel Homme*), influence de Bœhme. Une importance démesurée est d'autre part accordée au début à Abbadie comme à Burlamaqui.

⁹ Peut-être faut-il insister, avec A. Koyré, cité dans la bibliographie, sur le fait que ces spirituels du seizième siècle allemand (de physionomie fort distincte d'ailleurs), plus ou moins héritiers de la mystique médiévale dont semble procéder le *Nouvel Homme* aux yeux de Mme Sekrecka, sont loin de minimiser la volonté humaine. Certes il s'agit moins de reconquérir des dons perdus que d'abandonner Adam, le vieil homme, par précisément un acte de volonté (c'est là la *Gelassenheit*) et Dieu, naissant dans l'âme, assurera la réintégration. Mais ce *quid divinum* ne doit pas s'entendre comme l'action transcendante d'une cause extérieure ; il s'agit de rallumer une Lumière primitive. Aussi est-ce la même chose de dire que l'homme est régénéré, ou de dire que le Christ naît en lui car, si l'homme abdique sa volonté, la volonté de Dieu est au fond identique à celle de l'âme spirituelle même. Encore une question de nuance plutôt que d'opposition tranchée.

¹⁰ « C'est un point que je ne ferai jamais qu'indiquer » (p. 74). Il se contente de signaler que les écarts de l'homme, venu au monde précisément pour réparer un « désordre » antérieur (p. 35), ont répandu le mal et que la terre n'est plus vierge.

tés, actions, causes, principes, agents, propriétés, vertus » (p. 70), et nous retrouvons Paracelse.

Aussi nous garderons-nous d'affirmer trop vite que Saint-Martin ait méprisé la doctrine alchimique qui, on le sait, ne se réduit pas à une technique de la transmutation des métaux. De même n'est-il pas imprudent de négliger les spéculations sur les Nombres qui, présentes dès *Des erreurs et de la vérité*, sont largement développées dans l'œuvre posthume ? Nombres qui, pour n'être que « l'écorce des choses », n'en restent pas moins importants en tant que tels¹¹. Quelques articles complémentaires ne sauraient suffire à épuiser des sujets de cet ordre (problèmes du langage, des théories littéraires de Saint-Martin, de son interprétation de la mythologie), sujets assez considérables pour susciter des recherches particulières.

Il faut donc regretter que M^{me} Sekrecka ait « manqué » Saint-Martin en méconnaissant en lui le théosophe, le disciple de Martines¹², ce qui l'a obligée à faire éclater la pensée du Philo-

sophe inconnu, et à présenter celui-ci, d'une part, comme un philosophe moraliste sans grande originalité, et, d'autre part, comme un mystique ayant presque rejoint, à la fin de sa vie, une certaine orthodoxie.

Annie BECQ

Nicole CHAQUIN

□ □ □

Romans et lumières au XVIII^e siècle, Centre d'Études et de Recherches Marxistes, Paris, Éditions Sociales, 1970, 480 p.

Sous ce titre sont réunis les actes du colloque de décembre 1968 organisé par le Centre d'Études et de Recherches Marxistes, et sous le patronage de la Société française d'étude du XVIII^e siècle. Le recueil des actes comprend vingt-quatre communications qui abordent des sujets aussi divers que « Saint-Simon, les romans et le roman » (Hélène Himelfarb), « Rousseau entre la philosophie et le roman » (J.L. Lecercle), « Quand Sade récrit Fréret, Voltaire et d'Holbach » (J. Deprun), « Aventure et politique. Le mythe de Bonneval » (J. Sgard), « la Distanciation dans le roman et le conte philosophique » (H. Coulet). Il est impossible de rendre compte en détail de la richesse d'un tel recueil, qui va devenir un instrument de travail indispensable pour tous les dix-huitiémistes. À cet égard, le document préparatoire du colloque rédigé par M^{me} Duchet et MM. Desné, Goulemot, Kaminker, Lecercle et Varloot, que l'on pourra lire en tête du recueil, constitue une véritable mine de sujets de recherche. Vanter les mérites d'un auteur en particulier serait assurément commettre une injustice vis-à-vis des autres, parce que tous, à leur façon, que ce soit par

¹¹ « Les nombres ne sont que la traduction abrégée ou la langue concise des vérités et des lois dont le texte et les idées sont dans Dieu, dans l'homme et dans la nature. On peut aussi les définir le portrait intellectuel et moral des opérations naturelles des êtres, ou encore, si l'on veut, la limite et le terme des propriétés des êtres, et cette mesure qu'ils ne pourraient passer sans s'égarer et se dénaturer ; ce qui a fait dire à quelqu'un que les nombres étaient la sagesse des êtres, et ce qui empêchait qu'ils ne devinssent fous ». L.-Cl. de Saint-Martin, *Des nombres*, Paris, Chacornac, 1913, p. 15.

¹² On regrettera que deux pages seulement aient été consacrées au *Traité de la réintégration* (pp. 33-34), œuvre primordiale pour qui veut comprendre Saint-Martin, qui ne s'est jamais réellement détaché, en ce qui concerne les points fondamentaux de la doctrine, des théories de Martines.